



Présentation

Anthropologie et écritures, aujourd'hui

Enriqueta Sugasti
Université de Montréal
et
Marie-Claude Haince
Université de Montréal/EHESS

Depuis les années 1980, la remise en cause systématique de l'anthropologie et de ses pratiques, surtout aux États-Unis, a ébranlé le milieu académique et a eu de profondes conséquences sur la discipline. Parmi les nombreuses critiques qui lui ont été adressées, celles qui concernent l'écriture du texte ethnographique constituent un enjeu crucial puisqu'elles nous obligent à une remise en question majeure des fondements sur lesquels l'anthropologie s'appuie.

Si le texte anthropologique prétend s'inscrire dans l'ordre des connaissances, au moment où il cherche à rendre compte de l'épaisseur du réel, l'anthropologue se heurte aux limites du langage¹. Depuis le tournant épistémologique et le « virage littéraire » opérés dans les années 1980, le texte anthropologique est souvent perçu comme une création factice ou un artifice rhétorique². Dans le même temps, l'expérimentation de différents styles d'écriture, empruntés à la littérature, a été pressentie par de nombreux anthropologues comme la voie privilégiée pour se rapprocher du vrai, une voie qui porte cependant le risque d'excès, de dérapage, et en d'autres mots, de

¹ Nous reprenons, dans cette présentation, des fragments du texte introductif du colloque *Anthropologie et écritures, aujourd'hui*.

² À cet égard, Clifford Geertz nous rappelle, dans *Ici et Là-bas. L'anthropologue comme auteur*, que « Considérer certains aspects importants de la vocation anthropologique comme participant d'une vocation littéraire comporte des dangers. On risque de donner l'impression que l'entreprise se tourne, comme certaines variétés de philosophie linguistique, vers le sens des mots, ses querelles centrales étant toutes conceptuelles, indéfiniment disséquées, indéfiniment renaissantes [...]. On risque de considérer cela comme une simple entreprise de séduction verbale, comme un artifice rhétorique destiné à promouvoir des biens intellectuels sur un marché concurrentiel » (Geertz 1996:141).

fiction³.

Les critiques à la production du texte ethnographique se sont notamment développées autour de l'ouvrage *Writing Culture* et elles ont permis de jeter les bases d'une redéfinition du texte ethnographique. Suite à ces critiques, plusieurs questions ont été soulevées, entre autres, celles de la représentation⁴, de l'autorité ethnographique⁵, de la réflexivité, de l'engagement politique du chercheur, de la dialectique objectivité/subjectivité⁶. Nombreux ont été les anthropologues s'y étant attardés; nous n'avons qu'à penser à Clifford Geertz (1996), James Clifford⁷ (1983; 1986; 1988), Vincent Crapanzano (1986), George E. Marcus (1986; 1998), Stephen Tyler (1986), pour n'en nommer que quelques-uns.

Ces nombreuses interrogations autour de la stratégie textuelle, nous ont, entre autres, permis de mettre en lumière le pouvoir contraignant des formes de l'écriture ethnographique. Les anthropologues sont maintenant si conscients du caractère éphémère et provisoire de leur ethnographie, qu'ils en sont venus à la considérer comme un texte hybride, comme un « carrefour de voix » pour reprendre le terme de Simon et Bibeau (2004:7).

Toutefois, encore aujourd'hui, le débat reste ouvert⁸. Ainsi, ce numéro se veut un lieu de réflexion sur le point de rencontre entre l'analyse anthropologique et la littérature, entre l'ethnographie et l'écriture. Comment rendre compte de la complexité des phénomènes que nous étudions, construire un texte ethnographique qui représente le plus fidèlement, d'une manière « authentique », la « réalité » de nos observations, des rencontres faites lors du travail de terrain et du contexte dans lequel elles ont été réalisées? Comment produire un savoir anthropologique en empruntant des styles, voire même des données, issus du domaine littéraire? Quels sont les écueils dans une telle entreprise? Comment ne pas tomber dans une sorte d'esthétisation du texte?⁹ Où tracer les frontières entre ethnographie

³ Concernant les risques « dérapage », se référer au texte de Karla Poewe (1996) sur les dangers et les usages des ethnographies expérimentales et expérientielles.

⁴ Deux des figures majeures qui ont marquées ce débat sont : Edward Said, avec *L'Orientalisme* (1997[1979]) et Johannes Fabian, avec *Time and the Other* (1983).

⁵ Sur cette question, consulter le texte de James Clifford, *On Ethnographic Authority* (1983), qui revient sur les fondements de l'autorité ethnographique et propose des alternatives.

⁶ À ces questions, nous pourrions également ajouter celle de la place de l'auteur dans le texte, question qui est depuis longtemps au cœur des réflexions des anthropologues. À ce sujet, Geertz nous dit que « Le problème de la signature, de l'installation de la présence d'un auteur au sein d'un texte, hante l'anthropologie depuis son tout début mais, pour l'essentiel, de façon déguisée. Déguisée parce qu'elle n'est généralement pas présentée comme un problème de narration, à savoir comment raconter une histoire honnête aussi honnêtement que possible, mais comme un problème épistémologique, à savoir comment empêcher les opinions subjectives de déteindre sur les faits objectifs » (Geertz 1996:16-170).

⁷ Bien que James Clifford ne soit pas un anthropologue, il n'en demeure pas moins une figure clé de ce débat.

⁸ La production du texte ethnographique est une problématique qui, encore aujourd'hui, continue d'alimenter bien des débats, comme en témoignent les récents numéros spéciaux des revues *Anthropologie et sociétés* (2004) et *L'Homme* (2005).

⁹ Il s'agit bien là d'un des dangers contre lequel Geertz nous met en garde : « Et il y a, comme toujours lorsque l'on se préoccupe du style et que l'on souligne le genre, le risque de l'esthétisme, la possibilité de voir les ethnographes et leur public se persuader que la valeur des écrits sur les tatouages ou la sorcellerie est toute entière contenue dans les

et fiction? Telles sont les questions qui alimentent les débats d'idées, initiés depuis plusieurs décennies déjà, autour de la question de la production (voire même de la construction) du texte anthropologique.

Autour de ces débats se sont réunis des doctorants en anthropologie lors du colloque « Anthropologie et écritures, aujourd'hui »¹⁰, colloque des étudiants de troisième cycle du département d'anthropologie de l'Université de Montréal qui a eu lieu le 15 avril 2005. Le défi lancé a suscité un grand intérêt et témoigne de l'actualité de ce type de débats dans un moment où l'anthropologie comme discipline cherche à se reconstruire sur des bases qui tiennent en compte les nombreuses critiques qui lui ont été adressées depuis un quart de siècle. Plusieurs communications ont porté sur l'écriture en soi – la subjectivité inhérente à toute écriture, la nécessité de trouver de nouveaux langages ou d'incorporer des styles moins arides. D'autres se sont penchées plutôt sur la question de la représentation de l'« Autre », la conception du politique dans les textes « post-modernes », voire le dérapage du dialogisme ou le marketing de textes scientifiques¹¹. Ainsi, la trame de fond de ce collectif semble s'articuler autour de trois principaux axes : 1) Les problèmes découlant du style; 2) La question de la représentation de l'« Autre »; et 3) Les réflexions qui ont émergé à la suite de ce virage littéraire.

La problématique de l'écriture, à proprement parler, traverse plusieurs des contributions, notamment autour des questions de style, de genre et de formes que peuvent prendre le texte ethnographique.

Dans son texte, Yara El-Ghadban soutient que, contrairement au langage musical contemporain caractérisé par le collage et l'éclectisme stylistique, l'écriture anthropologique n'a pas encore su trouver un langage qui permettrait d'exprimer les enjeux de ce qu'elle appelle la « condition postmoderne ». Si les ethnographies alternatives semblent parfois incohérentes, opaques, c'est, selon l'auteur, parce qu'elles semblent rester prisonnières à la fois d'une lecture positiviste de l'autorité de l'anthropologue et de la scientificité du texte. Une écriture anthropologique d'aujourd'hui se doit, selon El-Ghadban, « [...] de reconstruire, de réhabiliter l'autorité de l'anthropologue en l'ancrant dans une nouvelle éthique de la lecture. Une lecture qui serait capable de lire des deux mains – du dedans et du dehors, dans une perspective experte et non experte, scientifique et fictive, complice et critique – à la lumière d'une autre conception du discours scientifique ».

À travers l'étude du droit de propriété en Inde et en cherchant à comprendre les diverses formes de justice et de conceptions du droit, Karine Bates se pose la question suivante : « Comment transcrire les dialogues à l'intérieur des paramètres d'un texte ethnographique tout en restant le plus fidèle possible au contexte et en faisant justice aux

plaisirs du texte. L'anthropologie en tant que lecture agréable » (Geertz 1996:141).

¹⁰ Nous voudrions remercier le Département d'anthropologie de l'Université de Montréal et le Professeur Gilles Bibeau pour le soutien financier qu'ils nous ont apporté pour ce colloque.

¹¹ L'on retrouvera dans cet ouvrage les versions révisées ou approfondies des contributions présentées dans le cadre du colloque Anthropologie et écritures, aujourd'hui. Les contributions de Louis Gilbert et de Marie-Anne Julien sont venues s'ajouter à celles des conférenciers.

discussions que j'ai eues avec les gens sans trahir la richesse de leurs expériences de vie qui, elles, ne sont pas des fictions? » À partir d'exemples concrets, elle nous propose une ethno-jurisprudence qui tente de réconcilier les dialogues écrits – tels que ceux de la jurisprudence – aux dialogues ethnographiques recueillis sur le terrain et qui permettent de rendre compte de la complexité des enjeux en cause. Bates démontre qu'il peut avoir, en effet, une complémentarité entre les diverses formes de dialogue et d'écriture, tout en restant lucide quant à la production de l'écrit : « [...] malgré toutes les bonnes intentions du monde, nous rappelle l'auteur, l'écriture ethnographique reste un exercice de transcription de moments particuliers qui ne peuvent être parfaitement restitués sur papier ».

Se penchant sur les ethnographies de la science, notamment anglo-saxonnes, Jennifer Cuffe soutient que l'attention accordée à l'expérimentation littéraire, ou à l'esthétique de l'écriture, reste très limitée dans ce type de travaux. La façon dont les textes sont construits reflète surtout la façon dont les données ont été recueillies ou « tissées » sur le terrain. Ce qui est par contre privilégié tourne autour de deux enjeux : les *Partial Connections* (liens partiels) de Marilyn Strathern et les *Situated Knowledges* (savoirs situés ou positionnés). L'attention de Cuffe se concentre ainsi sur les « effets politiques, moraux et sociaux des choix de l'ethnographe quant aux compositions des comparaisons situées et aux liens partiels entre les éléments hétérogènes des ethnographies de la science – les disciplines des auteurs, le genre littéraire, les histoires, la littérature ».

Si la question de style semble passer au deuxième plan chez les ethnologues, elle semble devenir cruciale pour les « archéozoologues ». En effet, autant Marie-Anne Julien que Michelle Courtemanche insistent sur la nécessité de développer une écriture vivante pour contrer l'aridité, voire les « catalogues descriptifs totalement indigestes » des nombreux textes de leur sous-discipline. Il faut, ainsi, « faire parler les os » et transformer l'archéozoologie en « anthropozoologie ». C'est à travers l'analyse des écrits de François Poplin que Marie-Anne Julien nous montre comment ce chercheur réussit à se démarquer de ses collègues archéologues et préhistoriens « par une virtuosité d'écriture, [et] un style littéraire, facilitant et enthousiasmant même la lecture de ses articles méthodologiques et théoriques ». Loin de se limiter à un inventaire détaillé et fastidieux d'objets poussiéreux, poursuit l'auteur, l'écriture archéologique peut « par la passion et la plume de certains chercheurs expérimentés, prendre la forme d'une sorte de conte, de roman, ou plus exactement un plaisir de lecture et découverte ».

L'écriture est donc essentielle pour l'ichtyoarchéologue Michelle Courtemanche qui insiste sur la nécessité de « faire bavarder des os de poisson » en liant les restes osseux d'animaux présents dans les sites archéologiques aux activités humaines. Pour y parvenir, elle se fait

« tour à tour ichtyologue, biologiste, historienne, ethnologue [...]. Le silence relatif du mobilier archéologique me contraint à ce labeur puisqu'il m'incombe de [le] transcrire en mots 'anthropologiquement' sensés [...]. Le choix des mots pour rendre compte de l'assemblage ichtyen est crucial (...) ces mots doivent être nimbés de rigueur toute scientifique, elle-même combinée à une esthétique de l'écriture porteuse de l'émotion inhérente aux récits de vie. Un travail exigeant mais fondamental. »

Si la question du « squelette » du texte est au cœur des écrits de plusieurs auteurs, le souci de la représentation de l'« Autre » – c'est-à-dire la façon dont l'expérience de l'« Autre », son discours et son vécu, prennent forme à travers le texte de l'anthropologue – reste toujours prioritaire.

En effet, pour Petra Tjitske Kalshoven, toute représentation est une interprétation. Afin d'illustrer son propos, elle nous « met en scène » une « scène ethnographique » bien particulière, à savoir une rencontre « d'Indianistes », c'est-à-dire d'un groupe d'Européens qui tentent d'explorer les cultures amérindiennes du 19^e siècle « en maîtrisant des techniques artisanales, en se déguisant en costumes "authentiques" et en mettant en scène des actions et des expériences qui correspondent le plus possible à une réalité historique reconstituée à la base d'écrits (récits de voyage, ethnographies), d'objets et d'images de l'époque ». Le projet se veut une enquête ethnologique où le récit de l'« Autre » se fait non pas à travers l'écrit, mais à travers son propre corps. Après une brève analyse de la validité de ce type de procédé pour « entrer dans la peau » de l'« Autre » – qui reste cependant toujours une interprétation du texte écrit – Kalshoven soutient que de toute façon il serait non seulement impossible, mais terriblement ennuyeux, de montrer des choses en temps réel sans un commentaire. Aucun texte n'échappe à l'interprétation et pour l'auteur :

« Aller trop loin dans cette interprétation, prendre trop de liberté, me semble moins grave que de ne pas oser élaborer un point de vue. Pour être stimulant et susciter de l'intérêt, conduire l'esprit jusqu'à une étincelle de vérité, il faut, je crois, oser présenter une théorie, un schéma bien argumenté, un ensemble esthétique, une mise en scène métaphorique. Toutefois, – ajoute l'auteur – pour ne pas se perdre dans la fiction, l'analyse anthropologique doit reposer sur un témoignage ancré aussi dans d'autres domaines de connaissances tels les sciences cognitives, la psychologie, l'histoire, les philosophies occidentales et indigènes. »

Dans le cadre de ses recherches sur les Miao-Hmong, Alykhanhthi Lynhiavu se penche notamment sur ces montagnards du sud de la Chine et du Laos dont l'image de « farouches guerriers » reste collée à leur peau comme une empreinte indélébile. Cela l'amène à se questionner sur la vérité d'adéquation de l'écrit historique et de l'écriture ethnographique. Selon l'auteur, nous sommes tous tributaires des idées de notre temps, « [...] la manière de présenter les idées, le style même, tous ces éléments réfléchissent les possibilités d'actions et de pensée propres à une époque, à une société, et à une catégorie sociale », mais aussi aux intérêts en jeu selon le contexte sociopolitique de chaque époque, ainsi qu'à l'idéologie et aux préjugés de celui qui écrit, toujours liés à l'air du temps. Ainsi, l'examen des mêmes matériaux par un autre regard, selon d'autres notions préétablies, peut donner lieu à d'autres interprétations. Pour Lynhiavu un regard critique des textes s'impose : « il faut tenter de cerner autant que faire se peut le contexte sociopolitique de l'écriture des textes que nous étudions et, pour parfaire notre tentative d'objectivation, expliciter dans quelle mesure les écrits conviennent aux fins que nous nous proposons ».

Si les questions de l'écriture et de la représentation de l'« Autre » sont incontournables dans un débat autour de la production du texte

ethnographique, d'autres questionnements sous-jacents sont tout aussi importants, notamment ceux concernant les risques de dérapage qu'entraîne ce genre de débats, la question du politique en anthropologie et, plus généralement, la pratique même de l'anthropologie.

Jean-Claude Muller nous propose plutôt de nous pencher sur une série de monographies, issues tant du monde anglo-saxon que français, destinées surtout au grand public. D'abord très mal acceptées dans les milieux académiques opposés à toute « mise en scène » des auteurs dans leurs écrits, la technique finit par être intégrée comme pratique acceptable en France et sous certains aspects en Angleterre. Aux États-Unis, par contre, ce ne sera qu'après le virage de l'anthropologie dite « réflexive » (pour l'auteur, un courant qui a vu le jour dans ce pays « en panne de nouvelles théories et de nouveaux concepts analytiques ») et sous l'influence des écrits de Carlos Castaneda – pourtant des faux prouvés – que cette « mise en scène » se présente sous forme de « dialogisme », devenu désormais une mode – un quasi dogme – avec tous les risques de dérapage qu'il comporte. Ainsi, Muller met, d'une part, l'accent sur la manière dont les auteurs de ces textes « se sont mis en scène » et, d'autre part, il nous montre les limites d'une technique de « mise en scène » largement répandue, le dialogisme.

Au-delà de l'écriture du texte, Louis Gilbert s'inquiète surtout de la tournure que prend aujourd'hui la littérature archéologique, et par extension anthropologique, à travers la publication d'articles dans des revues scientifiques.

« [...] La plupart des archéologues ont habituellement l'impression que la publication de leurs recherches dans les revues scientifiques et les monographies est essentiellement une question de diffusion des résultats, avec l'objectif que toute la communauté archéologique puisse avoir accès à ces données et interprétations (...) »,

cependant, selon l'auteur, la publication de la plupart des textes scientifiques semble de plus en plus se rapprocher d'un certain marketing d'idées. D'abord, à travers les titres, moins informatifs que « vendeurs », ensuite, par ce que Gilbert appelle le service « après-vente » : les débats, parfois féroces, loin de faire avancer les idées, semblent surtout destinés à discréditer d'autres chercheurs et à amuser le public. Un article est-il devenu un produit qu'il faut commercialiser ? « Sans doute, conclut l'auteur, le désir de développement des connaissances est toujours présent, mais se trouve-t-il diminué par les artifices littéraires ou commerciaux des publications ? »

Malgré la forte « politisation » de l'anthropologie qui semble découler de la remise en question de la pratique de l'écriture – cristallisée par la publication de *Writing Culture* –, Phillip Rousseau tente de démontrer que, paradoxalement, ce qui s'y joue est en fait une certaine « dépolitisation », une « mise en représentation du politique » ou encore une « aversion à penser le politique » de la plupart des auteurs du collectif. Selon l'auteur, deux fortes tendances contemporaines émergent de ces textes qui « provoquent inévitablement la stagnation de la pensée politique : l'emphase constante de la réinvention du soi

comme émancipation politique et une certaine conflagration de l'éthique ». Cependant, s'interroge Rousseau, de quoi parle-t-on lorsqu'on parle de « politisation »? Qu'est-ce que le politique? Il est temps, selon l'auteur, de commencer à reconstituer une véritable pensée politique, de se questionner autour de ce qui est propre au politique et, ajoute-t-il, « ceci ne pourra se faire à travers la seule question de l'écriture ».

À partir d'un « exercice d'autoréflexivité », Gilles Bibeau explore la « face obscure » inhérente à toute pratique anthropologique, aussi bien à l'étape de la cueillette des données qu'à celle de l'interprétation et de l'écriture ethnographique. Cet espace d'étrangeté, de « non-su », ne peut être saisi qu'à travers l'imbrication de deux axes : l'axe horizontal des effets externes – externe dans le sens que « toute la pratique anthropologique dérive d'autres activités, d'autres intérêts et d'autres rencontres qui surviennent dans d'autres sphères de notre vie » – et qui est habité, « souvent à notre insu, par la verticalité de l'histoire personnelle, par des peurs et des certitudes intérieures, de même que par les idées qu'on se fait au sujet du monde ». Une prise de conscience de ces contraintes (externes et internes) devient la condition nécessaire pour pouvoir, peut-être, inventer une écriture qui sera véritablement anthropologique, c'est-à-dire une écriture qui puisse repousser les limites du langage ou, comme nous le rappelle Bibeau, cet « espace du connaissable » qui, selon Foucault, définit les sociétés et les époques. Seules la psychanalyse et l'ethnographie, écrit Foucault, pousseraient, à leur extrême, l'exploration de la relativité de ce qu'on considère comme allant de soi, cette finitude radicale des représentations autour desquelles se construisent les sociétés humaines. Sans doute, conclut l'auteur, « l'anthropologie gagnerait-elle en profondeur si elle se définissait en tant que discipline d'exploration de la finitude de l'être humain ».

Ces contributions ont tenté, chacune à leur manière, de répondre à des questions qui restent, encore et toujours, incontournables pour les anthropologues. Cependant, malgré la diversité des sujets abordés, un thème semble récurrent dans plusieurs de ces communications, parfois de façon implicite : la nécessité de réhabiliter l'autorité de l'anthropologue, de lui (re)donner une voix « argumentative » qui sert à pousser les débats et les connaissances, mais dans un contexte éthique nouveau : en se situant, en se positionnant socialement et politiquement, voire même en se faisant visible à travers les choix de construction de son écriture.

Certes, après de la « déconstruction » de notre discipline dans les années 1980, une reconstruction s'impose. Si plusieurs pistes ont été proposées, il importe néanmoins de remettre l'anthropologue au poste qui aurait toujours dû être le sien, c'est-à-dire en tant qu'auteur de sa propre production de savoir anthropologique tout en évitant de tomber dans les excès du dérapage littéraire. À la lumière de ce qui vient d'être dit, il nous est apparu essentiel de formuler quelques propositions pour ouvrir le débat sur un questionnement plus large, mais qui nous semble tout aussi important, à savoir : Quel rôle maintenant pour l'anthropologue?

Références

- Simon, Sherry et Gilles Bibeau
 2004 Présentation. *Ethnographie et fiction - Fictions de l'ethnographie*. *Anthropologie et Sociétés* 28(8):7-13.
- Clifford, James
 1983 On Ethnographic Authority. *Representations* 1(2):118-146.
 1986 On Ethnographic Allegory. *In Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. James Clifford et George E. Marcus, dir. Pp. 98-121. Berkeley: University of California Press.
 1988 *The Predicament of Culture. Twentieth-Century Ethnography, Literature, and Art*, Cambridge; London: Harvard University Press.
- Crapanzano, Vincent
 1986 Hermes' Dilemma: The Making of Subversion in Ethnographic Description. *In Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. James Clifford et George E. Marcus, dir. Pp. 51-76. Berkeley: University of California Press.
- Fabian, Johannes
 1983 *Time and the Other. How Anthropology Makes its Object*. New York: Columbia University Press.
- Geertz, Clifford
 1996[1998] *Ici et Là-Bas. L'anthropologue comme auteur*. Daniel Lemoine, trad. Paris: Métailié.
- Marcus, George E.
 1986 Contemporary Problems of Ethnography in the Modern World System. *In Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. James Clifford et George E. Marcus, dir. Pp. 165-193.
 1998 *Ethnography through Thick and Thin*. Princeton: Princeton University Press.
- Poewe, Karla
 1996 Writing Culture and Writing Fieldwork: The Proliferation of Experimental and Experiential Ethnographies. *Ethnos* 61(3-4):177-206.
- Said, Edward W.
 1978[1997] *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*. Catherine Malamoud, trad. Paris: Seuil.
- Tyler, Stephen
 1986 Post-Modern Ethnography: From Document of the Occult to Occult Document. *In Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography*. James Clifford et George E. Marcus, dir. Pp. 122-140. Berkeley: University of California Press.

*Enriqueta Sugasti
M.Sc. Anthropologie
Université de Montréal
sugasti@videotron.ca*

*Marie-Claude Haince
Doctorante
Département d'anthropologie
Université de Montréal
École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris
mc.haince@umontreal.ca*